

LE SAUF-CONDUIT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. HIPPOLYTE RIMBAUT ET ***,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PANTHÉON, LE 6 OCTOBRE 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE VILLEMONT,	MM. CONSTANT.	JULIE, nièce du comte et de la marquise, Mlle DORBIER	
SURVILLE, avocat,	E. MOREAU.	ANDRÉ, domestique du comte.	
LA MARQUISE DE CRENEAUFORT, Mmes LASELVA.		Un inconnu, soldats, agens, etc., etc.	

La Scène se passe à Paris, dans l'hôtel du comte de Villemont, sous la lieutenance générale de M. d'Argenson.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon à pans coupés. A chacun des angles, une fenêtre. Celle de droite donne sur une terrasse praticable; sur celle de gauche un rideau baissé; au milieu des deux fenêtres, dans le fond, une porte d'entrée générale; à gauche une cheminée entre deux portes conduisant, l'une à l'appartement de Julie Surville; l'autre à l'appartement de la marquise; à droite, sur le premier plan, une porte conduisant à l'appartement du comte sur le second plan, une autre porte, qui mène à un escalier dérobé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE VILLEMONT, LA MARQUISE DE CRENEAUFORT, JULIE SURVILLE. *(Le comte est devant un petit bureau; Julie debout auprès de lui; la marquise, assise de l'autre côté de la scène, s'occupe à faire de la tapisserie.)*

LE COMTE. Oui, ma chère Julie, ces chiffons de papier sont 20,000 fr. au porteur sur le fameux banquier Samuel Bernard... C'est de l'or en barre, et hier encore, sans mon activité, c'était de l'argent perdu dans une faillite, englouti dans une tempête commerciale; aussi, je me rappelle que, dans mon désespoir, j'ai fait un vœu, comme les marins; celui de consacrer cette somme à ton bonheur, si je parvenais à la sauver du naufrage.

JULIE Que vous êtes bon, mon oncle!

LE COMTE.

AIR: *d'une heure de mariage.*

Et le péril, en s'éloignant,
N'a pas emporté ma promesse,
En portefeuille, maintenant,
Je tiens le mari de ma nièce.
D'abord la dot; l'hymen après;
Partout c'est la marche ordinaire.

JULIE à part.

Ah! comment lui dire jamais
Que c'est ici tout le contraire!

(Julie va s'asseoir et se met à travailler.)

LE COMTE. Parce que ta mère a manqué à ce qu'elle devait à notre sang, ce n'est pas une

raison pour t'en punir. D'ailleurs, ses torts remontent à son mariage; tu peux dire comme l'agneau de la fable: « Je n'étais pas née. »

LA MARQUISE, *tout en travaillant.* Très bien, mon frère! je suis contente de vous.

LE COMTE. Bien obligé, ma sœur!

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Monsieur le comte, voici la Gazette.

LE COMTE, *la prenant et l'ouvrant.* Donne. *(Le valet sort.)* Il me semble qu'elle arrive bien tard, ce soir. *(Il la parcourt.)* Y aurait-il quelque chose de nouveau?

LA MARQUISE. La vérité, peut-être.

LE COMTE, *toujours les yeux sur la Gazette.* Eh! mais, justement... oh! pour le coup, c'est prodigieux! et sans la confiance que méritent les journaux...

JULIE, *vivement.* Est-ce effrayant, mon oncle?

LA MARQUISE, *lentement.* Est-ce officiel, mon frère?

LE COMTE. D'autant plus effrayant que c'est officiel... il est à Paris!

JULIE. Qui donc?

LE COMTE. A Paris, depuis trois jours!

JULIE. Mais qui donc, mon oncle?

LE COMTE. Vous ne devinez pas?... encore ce damné de Cartouche avec sa bande infernale!

JULIE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!.. vous entendez, ma tante?

LA MARQUISE. J'entends, ma nièce.

JULIE. Et vous ne tremblez pas ?

LA MARQUISE. Et je ne tremble pas.

LE COMTE. Oh ! feu mon beau-frère, le marquis de Creneaufort, ne s'est jamais plaint que madame fût timide.

LA MARQUISE. Vous voilà encore avec vos observations.

LE COMTE. J'observe, oui, ma sœur, j'observe ; et je puis me vanter d'avoir un certain coup-d'œil. (*Avec ironie.*) Aussi, j'admire votre courage... je ne pardonne la peur qu'aux demoiselles, (*Caressant la joue de Julie.*) qu'à l'innocence, qui reçoit les impressions sans les choisir...

JULIE, à part. Ce pauvre oncle !

LE COMTE, continuant. Mais quand on a le bonheur d'être riche d'une longue expérience.

JULIE, à part. Ça, c'est pour ma tante.

LE COMTE, de même. Que l'on peut établir des comparaisons, je trouve tout naturel que l'on ne veuille pas croire à de véritables voleurs, et que l'on croye à de amans imaginaires.. ce qui est beaucoup plus agréable.

LA MARQUISE, piquée. Imaginaires ! les frères sont d'une galanterie ! (*Avec humeur.*)

AIR : de Turenne.

En vérité, vous êtes ridicule,
Mêler ainsi le vol et les amours !

LE COMTE.

Et vous pourquoi faites vous l'incrédule ?
Quand de voleurs on parle tous les jours ;
Douter encor !!!

LA MARQUISE vivement.

C'est qu'on ment tous les jours.
Ce sont des bruits qu'on se plaît à répandre
Enfin n'a-t-on jamais rien pris à moi ?

LE COMTE à part.

Je le crois bien ; il eut fallu, ma foi,
Avoir un fier désir de prendre.

Ainsi, vous refusez obstinément de croire à l'existence réelle de Cartouche ?.. mais alors, qu'est-ce que Cartouche ?.. Comment expliquez-vous Cartouche ?

LA MARQUISE. Je vous l'ai déjà dit cent fois.

LE COMTE. Ah ! oui, selon vous, c'est un personnage imaginaire, dont on amuse le peuple ; pour distraire les esprits de ce qui est, on les occupe de ce qui n'est pas.

LA MARQUISE, avec ironie. Ça ne s'est peut-être jamais vu ?

LE COMTE. En un mot, Cartouche est une création de la police.

LA MARQUISE. Ah ! mon Dieu, pas autre chose.

LE COMTE. Allons donc, j'attendais cela !

JULIE. Pardon, mon oncle, mais il me semble que ma tante a raison, ou que la police a tort.

LE COMTE, vivement. Bravo ! voilà donc enfin le premier mot raisonnable de la journée ! et c'est votre nièce qui le prononce ! quelle honte ! ma sœur, pour vos quarante-cinq ans !

LA MARQUISE. Mon frère !

LE COMTE. Oui, sans doute, la police à tort, et très grand tort. Je le dis hautement... Entre vous, d'Argenson est mon ami, c'est vrai ; mais cela ne m'empêche pas de le juger comme lieutenant-général de police ; et j'avoue que, sous ce rapport, il ma laisse quelque chose à désirer.

LA MARQUISE, avec intention. C'est ce que je crois.

LE COMTE. Il devrait selon moi, déployer plus de finesse, plus de perspicacité... plus de... enfin si j'étais à sa place...

LA MARQUISE. Allons donc, j'attendais cela !

LE COMTE. Eh ! bien oui, madame, j'ai l'amour-propre de croire que si j'étais à sa place... non pas certainement que j'aie conçu l'espoir... si donc ! tant que mon ami l'occupera... mais, si les ennuis, si l'âge lui conseillaient la retraite...

JULIE. Mon oncle lui donnerait le même conseil.

LE COMTE. Votre oncle, mademoiselle, lui en donne d'autres au besoin ; et ce soir encore, il est attendu pour une communication très importante, à l'hôtel de la lieutenantance. (*Regardant à sa montre.*) Justement, voici l'heure convenue, je ne saurais mettre trop d'empressement... (*Il va prendre son chapeau.*) il est si doux de veiller sur ses concitoyens ! de s'élever au-dessus d'eux... pour les couvrir de son regard protecteur !.. oh ! l'intérêt général !

LA MARQUISE, à part. Et une bonne place.

LE COMTE, sans l'avoir entendue. Je n'ai pas d'autre pensée.

AIR : des deux maîtresses.

Surtout ma sœur que pendant mon absence
Nul étranger n'entre dans la maison.

LA MARQUISE.

Laissez-moi donc avec votre prudence

LE COMTE.

Jamais avis ne fût mieux de saison,
Le bien public, si le sort me seconde,
Dans quelque temps, sera de mon emploi
Je dois un jour veiller sur tout le monde,
Et je m'exerce en commençant par moi.

ENSEMBLE.

Oui, je prétends que pendant mon absence,
Nul étranger n'entre dans la maison !
Ne riez pas ma sœur de ma prudence,
Jamais avis ne fut mieux de saison.

LA MARQUISE.

Eh ! quoi, vouloir que pendant son absence
Nul étranger n'entre dans sa maison !
Je ris vraiment de sa folle prudence,
Jamais avis ne fut moins de saison.

JULIE.

Quand il défend que pendant son absence
Nul étranger n'entre dans la maison,
C'est le journal qui dicte sa prudence,
Et quelquefois un journal à raison.

Le Comte sort.

SCENE II.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE. Quel amour-propre ! et pourtant quelle faiblesse ! il a peur comme un enfant, et il s' imagine que, sans lui, personne ne serait en streté... Tiens, ma chère Julie, les hommes sont tous les mêmes.

JULIE, souriant. Il faut bien les prendre comme ils sont.

LA MARQUISE, soupirant. Quand je songe que l'importance qu'ils se donnent est, un de leurs moindres défauts !

JULIE. Ils en ont donc beaucoup ?

LA MARQUISE, vivement. Énormément !... mais je ne veux pas t'effrayer, et je reconnais qu'il y a des exceptions.

JULIE. Oh ! oui, certainement il y en a !

LA MARQUISE. Bien peu, ma nièce, excessivement peu... mais enfin il y en a... (*Avec une sensibilité romanesque.*) et le cœur de femme qui en rencontre doit s'estimer bien heureux !..

JULIE, *à part*. A qui le dit-elle ?

LA MARQUISE. Quel bonheur de s'attirer l'hommage d'un de ces êtres privilégiés, qui portent gravée sur leurs traits l'expression des plus nobles sentimens ; dont l'amour, croissant dans le silence, s'enveloppe d'un mystère tendre et respectueux ; que le hasard seul semble toujours conduire sur vos pas, et qui semblent donner aux empressemens les plus passionnés l'apparence d'une simple politesse.

JULIE, *avec intention*. Comme ce jeune homme, hier aux Tuileries, qui s'est précipité pour relever l'éventail, que vous veniez de laisser tomber... par hasard.

LA MARQUISE. Ah ! tu l'as remarqué ?..

JULIE. Des manières distinguées... un son de voix fort agréable.

LA MARQUISE, *étonnée*. Il n'a pas dit un mot.

JULIE, *avec embarras*. Pardon, ma tante... comment ?.. vous ne vous rappelez pas ?

LA MARQUISE. C'est possible... quel compliment sans doute ? mais j'aurai pensé que je ne le connaissais pas assez pour comprendre...

JULIE. Et moi, j'ai jugé tout de suite que c'était une exception.

LA MARQUISE. Le compliment ?

JULIE. Non, le jeune homme.

LA MARQUISE, *à part*. Est-ce qu'elle penserait que c'est pour elle ?.. (*A Julie, sévèrement.*) Julie, Julie !.. je vous le répète, la confiance est l'écueil de notre sexe.

AIR : de l'écu de six Francs.

Les hommes de notre innocence
Abusent tous, ou presque tous.

JULIE.

Le doute sur ce point, je pense,
M'est bien permis, car entre nous,
En doutant, je fais comme vous.

LA MARQUISE.

Comment ?

JULIE.

Il vous faut des épreuves,

Rien que pour croire à des voleurs,
Eh ! bien, moi, pour croire aux trompeurs,
Je voudrais bien avoir des preuves.

LA MARQUISE, *piquée*. Des preuves, mademoiselle, des preuves !.. n'en avez-vous donc pas d'assez cruelles dans votre famille ?

JULIE, *avec émotion*. Je vous comprends... ma pauvre mère !.. a-t-elle donc été trompée, pour avoir rendu justice au meilleur des hommes ? qui fut injuste et coupable, de son époux, dont l'amour ne lui manqua jamais, ou de sa famille, qui l'abandonna jusqu'à la mort, pour avoir préféré la noblesse du cœur à celle de la naissance ? (*Mouvement de la marquise.*) Oh !.. je savais tout cela, ma tante ; l'exemple... de votre sœur... est sans cesse devant mes yeux, non pour me préserver d'une mésalliance, impossible pour moi, qui ne suis pas noble, mais pour vous aimer, vous et mon oncle, qui m'avez recueillie ; pour vous respecter, et ménager enfin, autant qu'il dépendra de moi, les idées, qui ont injustement condamné ma mère !..

LA MARQUISE, *émue*. Chère enfant ! je suis désolée d'avoir réveillé d'aussi tristes souvenirs... à mon âge, être aussi étourdie, aussi légère !.. je serai donc toujours jeune !.. mais, sois tranquille... je veux réparer cela... te procurer les distractions les plus agréables ; je te menerai aux bals, aux spectacles, aux concerts... partout !.. tu ne me quitteras plus. Une nièce !.. c'est sans conséquence !.. ce n'est pas comme une fille... ça ne nous vieillit pas.

JULIE. Bonne tante ! je vous reconnais bien là !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. Un jeune homme demande à parler à madame la marquise.

LA MARQUISE. Un jeune homme ? (*A part.*) Si c'était...

ANDRÉ. Il dit se nommer Édouard Surville.
JULIE, *à part*. Mon mari ! quelle imprudence !

LA MARQUISE, *à part*. Il m'aura suivie ce matin jusqu'à la porte de l'hôtel.

ANDRÉ. Il prétend qu'il n'est pas inconnu à ces dames... mais... ils peuvent tous en dire autant !.. et puis, les ordres de monsieur le comte...

LA MARQUISE. Je crois qu'il a peur, cet imbécille !.. fais entrer.

JULIE, *à part*. Quel est son projet ?

LA MARQUISE. Fais entrer, te dis-je, poltron !

ANDRÉ, *à part*. Poltron ! on ne lui fera pas le même reproche à elle... c'est un véritable mousquetaire gris. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE, *se mirant*. Dieu ! quel négligé ! impossible de recevoir ainsi une personne étrangère ; je suis horrible, n'est-ce pas, Julie ?

JULIE, *distracte*. Oui, ma tante... oui, certainement.

LA MARQUISE. A quoi penses-tu donc ? tu ne me regardes pas.

AIR : du carnaval de Béranger.

Je vais un peu réparer ma coiffure,
Empêche le surtout de s'ennuyer.

JULIE.

Je tâcherai, ma tante, je vous jure,

LA MARQUISE.

De ce soin là je saurai te payer,

(*à part*) Si je mettais une robe nouvelle,

Pour mieux briller à son regard ravi ?

(*à Julie*) Je reviendrai dès que je serai belle.

JULIE *à part*.

Je vais rester longtemps seule avec lui,

(*à sa tante*) Ne revenez que quand vous serez belle,

(*à part*) Je resterai longtemps seule avec lui.

(*La Marquise rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE V.

JULIE, seule ; puis ÉDOUARD.

JULIE, seule. Mon Dieu ! je meurs d'inquiétude !.. sous quel prétexte ose-t-il se présenter ?.. oh ! n'importe... je l'entends... le

voici !.. Édouard ! (*Édouard paraît ; Julie court se jeter dans ses bras.*)

ENSEMBLE.

AIR : de Casimir, (Ah vraiment c'est charmant.)

ÉDOUARD.

Me voilà près de toi !
Oui, vraiment c'est bien moi,
C'est bien moi,
Qui réclame
Ma femme,
Oui, je viens en ce jour,
Jusque dans ce séjour,
Réclamer mes droits et ton amour.

JULIE.

Te voilà près de moi !
Oui, vraiment c'est bien toi,
Pauvre ami qui réclame
Sa femme !

Quoi, tu viens en ce jour,
Jusque dans ce séjour,
Réclamer tes droits et mon amour.

SUITE DE L'AIR.

ÉDOUARD scul.

J'ai trop souffert ! l'absence
Est un tourment affreux !

JULIE.

Pourtant avec prudence
Nous pouvions être heureux,
En nous parlant des yeux,
Un amant doit attendre.

ÉDOUARD.

Mais un époux hélas !
D'un regard doux et tendre
Ne se contente pas !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Me voilà près de toi, etc.

JULIE.

Te voilà près de moi, etc.

JULIE. Eh ! bien, monsieur !... encore !.. ne pas me laisser le plaisir de vous l'offrir.

ÉDOUARD. Offre toujours... à-compte sur l'arrière... ne faut-il pas nous mettre au courant ?

JULIE, *gaiement*. A-t-il de l'ordre !

ÉDOUARD, *après l'avoir embrassé à plusieurs reprises*. Et dire que j'ai eu le courage de me priver de ce bonheur là si longtemps ! plus je te regarde, et moins je puis me comprendre.

JULIE. Le dernier désir d'une mère est si sacré !

ÉDOUARD. Aussi me suis-je résigné. Mais, ma foi ! je n'ai pas la force d'aller plus loin, et je viens tout déclarer à tes nobles parents.

JULIE. Leur avouer notre mariage !.. quoi ! sans ménagement... tout de suite ?

ÉDOUARD. Tu appelles ça *tout de suite*, toi ? ce mariage d'ailleurs, n'a-t-il pas reçu la bénédiction de ta mère ?

JULIE. Sans doute... mais aussi rappelle-toi sa recommandation si inquiète, si tendre. Mes enfants, nous disait-elle, à son lit de mort, c'est une affreuse pensée pour moi que celle de vous laisser sans fortune, et sans autre espoir que l'appui de deux parents, chez qui l'orgueil fait taire depuis longtemps la voix de la nature. Je n'ai pu résister à vos prières, à vos larmes, et j'ai béni votre union. Mais eux ! ils la maudiraient, comme ils ont maudit la mienne !.. et pourtant je les ai connus bons et sensibles !.. Ma Julie, a-t-elle ajouté, en me prenant les mains, c'est à toi qu'est réservée la mission de

les réconcilier avec ma mémoire. Laisse-toi recueillir par eux comme une pauvre fille sans soutien ; et que tes soins, ta reconnaissance de chaque jour réveillent alors dans leur âme cette sensibilité, ces tendres émotions, sans lesquelles on n'est jamais heureux !.. car, je le sais, ils ne le sont pas, malgré l'éclat de la fortune et du rang. Tu leur apporteras ce bonheur en échange de mes souffrances ; et quand ils l'auront connu, grâce à toi, ils comprendront sans peine mon mariage et le vôtre : c'est alors seulement que, sûrs de leur indulgence, vous pourrez tout leur avouer. » Ce sont ses derniers mots.

ÉDOUARD. Allons, voyons... Julie !.. je ne viens pas ici pour t'affliger... toi, si bonne... que j'aime tant !.. maudits parents, avec leur vanité ! quand un seul mot suffirait... (*Vivement et avec gaieté.*)

AIR : de Prévile et Taconnet.

Ah ! si j'étais ou ton oncle, ou ta tante,
Je me dirais, en m'adressant à moi,
• Mon cher neveu, ta femme est ravissante,
• Et toi, charmant, oui, voilà sur ma foi,
• Mon sentiment et sur elle et sur toi,
• Puisse le ciel bénir cette alliance
• D'esprit, d'attraits, de grâce, de vertus !
• Voilà mon vœu, mon espoir. et de plus,
• Comme il est bon d'aider la providence,
• Mon cher neveu, voilà cent mille écus !

Et je me les donnerais, sans hésiter ; et je les accepterais de même, pour en finir !.. je n'ai jamais aimé à faire traîner les affaires... je ne suis pas procureur, je suis avocat !

JULIE. Sans cause, malheureusement : ce qui ne te donnera pas les cent mille écus.

ÉDOUARD. Ça viendra, je suis jeune, j'ai du courage, de l'honneur et du talent... et, si ce n'était pas assez, j'ai fait une découverte...

JULIE. Une découverte ?

ÉDOUARD. J'ai trouvé dans les papiers de mon père une ancienne lettre de M. d'Argenson, qui lui témoigne toute sa reconnaissance pour le gain d'un procès important.

JULIE. M. d'Argenson, le lieutenant-général de police ?

ÉDOUARD. Lui-même.

JULIE ; *avec joie*. C'est un ami de mon oncle.

ÉDOUARD. Je le sais.

JULIE. Et mon oncle est en ce moment chez lui.

ÉDOUARD. Alors, il est plus avancé que moi. Voilà bien quinze jours que je sollicite une audience, pour lui représenter moi-même sa lettre, et le prier d'intervenir en notre faveur, auprès du comte de Villemont.

JULIE. Et pas de réponse ?

ÉDOUARD. Pas un mot, sinon qu'il est très occupé et qu'il ne recevra personne, avant de s'être emparé de ce bandit de [Cartouche, et Dieu sait quand un pareil bonheur arrivera.

AIR : de Julie ou le pot de fleurs.

Il se fera, je crois, longtemps attendre ;
Car ce brigand, ce génie infernal,
Est trop rusé pour se laisser surprendre.

JULIE.

A tout le monde il est vraiment fatal ;
Voler enfin est si bien son essence,
Qu'à nous, qui ne possédons rien,

Comme il faut qu'il nous vole, eh! bien,
Il nous vole notre espérance.

JULIE. Que veux-tu? patientons encore quel-
que temps. Les conseils de ma mère m'ont déjà
réussi. Je commence à gagner l'affection de
mon oncle et de ma tante, et bientôt...

ÉDOUARD. Bientôt, c'est bien long! encore,
s'il y avait moyen d'obtenir le moindre rendez-
vous.

JULIE. Un rendez-vous... secret?

ÉDOUARD. A ton mari!.. ne m'avais-tu pas
parlé, dans une de tes lettres, de certaine issue
dérochée... d'une clé, qu'il ne serait pas abso-
lument impossible de te procurer?

LA MARQUISE, dans la coulisse. Laissez-
moi! vous êtes une maladroite!

ÉDOUARD, à Julie. Qu'est-ce que j'entends-
là?..

JULIE. C'est ma tante! je n'y pensais plus.

ÉDOUARD. Ah! diable!

JULIE. Depuis ton arrivée; elle fait des
apprêts de toilette, pour te recevoir

LA MARQUISE, dans la coulisse. Silence!
vous n'avez pas de goût!

ÉDOUARD. Que lui dirai-je, maintenant? quel
motif donner à ma visite?

JULIE. Chut! la voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, *parée.*

LA MARQUISE, à part. C'est lui!.. je ne
m'étais pas trompée.

ÉDOUARD, à la marquise. Madame...

LA MARQUISE. Pardon, monsieur, de vous
avoir fait attendre si longtemps; mais une
affaire indispensable...

JULIE, bas à Édouard. Dis-lui donc quel-
que chose de galant.

ÉDOUARD, de même. Je cherche...

LA MARQUISE, à part. Il a l'air timide; la
présence de Julie, peut-être... (*À Julie.*) Petite,
tu peux te retirer.

JULIE. Comment, ma tante, vous voulez?..

LA MARQUISE. Laisse-nous. (*Julie hésite.*)
Laisse-nous, te dis-je!..

JULIE. Oui, ma tante... oui, je m'en vais...
(*Haussant la voix avec intention.*) Si vous aviez
besoin de moi, je suis là, à côté... (*À part.*)
Que va-t-il devenir?.. (*Haut, en regardant*
Édouard.) Entendez-vous?.. à côté... dans
ma chambre.

ÉDOUARD, à part. J'entends. (*Julie sort en*
lui faisant des signes d'intelligence.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ÉDOUARD.

LA MARQUISE. Maintenant; monsieur, que
nous voilà seuls...

ÉDOUARD, avec embarras. Seuls!.. c'est
vrai, madame, et... sans doute... vous désirez
connaître...

LA MARQUISE. Le motif qui me procure
l'avantage de votre visite.

ÉDOUARD. C'est trop juste, madame... et je

sens moi-même que j'ai déjà trop tardé à m'ex-
pliquer... c'est que, vous l'avourai-je, il y a
pour moi quelque embarras à le faire... et ce-
pendant, tout à l'heure, avant votre arrivée,
rien ne me semblait plus aisé, plus naturel...

LA MARQUISE, minaudant. Ai-je donc l'air
si effrayant?..

ÉDOUARD. Oh! non, certainement... au con-
traire... (*À part.*) Comme elle me regarde!

LA MARQUISE. Eh! bien, monsieur?..

ÉDOUARD, à part. Toutes mes idées me
fuient... Ah! si je lui parlais d'affaires! (*Haut.*)
M'y voici, madame... m'y voici...

LA MARQUISE, à part. Enfin!

ÉDOUARD. C'est bien simple, il s'agit de...
(*Vivement.*) de votre procès...

LA MARQUISE, stupéfaite. De mon procès,
monsieur?.. mais je n'en ai pas de procès!

ÉDOUARD. On me l'avait assuré cependant,
et l'espoir de vous faire agréer mes services...

LA MARQUISE, à part. Me serais-je trom-
pée? (*Haut et avec une froideur dedaigneuse.*)
Monsieur est avocat?

ÉDOUARD. Oui, madame.

LA MARQUISE, piquée. Je comprends, c'est
une cliente que monsieur est venu chercher ici.
Désolée, monsieur, de ne pouvoir, pour ma
part, contribuer aux bénéfices de votre profes-
sion.

ÉDOUARD, à part. Mauvais moyen... vite
à un autre... mais lequel? (*Cherchant.*)

LA MARQUISE. Je vous répète, monsieur...

ÉDOUARD, vivement. Non, madame, non;
l'espoir d'un gain sordide n'est pas l'attrait qui
m'a conduit auprès de vous. Il est des personnes
vers lesquelles on se sent entraîné par un pen-
chant plus noble, plus irrésistible; mais il est
aussi des positions, qui commandent le silence,
et la crainte que l'on éprouve à déclarer ses
sentiments ne devrait pas toujours en faire soup-
çonner la délicatesse.

Ah! je n'ai pas vu ces bosquets de laurier.

Eh! que n'importe un vulgaire procès,

Et tout l'argent, dont se paie un mémoire,

Si du barreau j'estime les succès,

De l'avocat si j'admire la gloire,

Ici je n'en suis point jaloux;

Mes vœux ardens poursuivent autre chose!

Oui, je venais, madame auprès de vous,

Invoquant en titre plus doux,

Plaider une plus belle cause.

LA MARQUISE, à part. Quelle chaleur! ah!
je le reconnais à présent!.. (*Haut, et minau-
dant.*) Ainsi, monsieur de Surville, le gain de
cette belle cause...

ÉDOUARD, s'oubliant. Est ma seule ambition,
madame; honneurs, gloire, fortune, ne sont
rien pour moi, sans le bonheur de vous appar-
tenir, sans cet amour, dont mes regards ont si
souvent trahi l'impatience, et qui n'attend,
pour se proclamer légitime, que votre aveu et
celui de monsieur le comte.

LA MARQUISE, feignant la surprise. Quoi?
monsieur?.. (*À part.*) J'en étais sûre.

ÉDOUARD. Vous êtes émue!.. ah! je le vois,
j'avais tort de me défier de votre bonté; et je lis
dans vos yeux, votre consentement à une union,
d'où dépend toute mon existence!

LA MARQUISE, avec abandon. Eh! bien!..
non, monsieur, vous ne vous abusiez pas! mon

cœur avait compris le vôtre! tant de dévouement aura sa récompense... soyez heureux... Voici ma main...

ÉDOUARD, *reculant*. Sa main!.. Que dit-elle?

LA MARQUISE. J'avais juré de ne me pas remarier, mais, vain préjugé... je ne vous connaissais pas.

ÉDOUARD, *à part*. Je suis anéanti!

LA MARQUISE, *à part*. Il a peine à supporter toute sa joie.

AIR: de Caleb

Ah! cette fois, de ma parole
Ne redoutez aucun retour!

ÉDOUARD *à part*.

Maudite soit la vieille folle,
Qui prend pour elle mon amour!
L'erreur est aussi par trop forte!
Mais sans exciter son courroux,
Comment dire à présent?

LA MARQUISE.

Qu'importe

Ce que pense un monde jaloux,

ÉDOUARD *à part*.

Que le diable l'emporte!

LA MARQUISE.

Pourvu que je sois près de vous?

ENSEMBLE.

Comme un feu de vestale,
La flamme nuptiale
D'une nouvelle ardeur
Vient embrâser mon cœur.

ÉDOUARD.

Sa tendresse rivale
Me deviendra fatale,
Et je crains de son cœur
L'amour et la fureur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIE *accourant*.

JULIE. Ma tante! ma tante! voici mon oncle qui rentre... je viens de l'apercevoir de ma fenêtre.

LA MARQUISE, *avec embarras*. Mon frère! déjà! eh bien! qu'est-ce que cela fait?

JULIE. Vous savez bien qu'il a défendu de recevoir personne en son absence.

LA MARQUISE. Mon Dieu! c'est vrai... il est si bizarre... (*à part*.) Qu'aurais-je à lui dire?... il n'est pas temps encore...

JULIE, *à part*. Comme elle est agitée!

LA MARQUISE. Pardon... si je ne vous re- tiens pas...

ÉDOUARD. Comment donc, madame! je sens trop bien l'embarras où chacun doit être ici... (*à part*.) moi, surtout.

LA MARQUISE. Je présenterai plus tard M. de Surville à mon frère.

JULIE, *étonnée*. De!...

ÉDOUARD, *bas à Julie*. C'est mon présent de nôce; je te conterai cela.

JULIE, *bas et glissant un billet à Édouard*. Ce soir.

ÉDOUARD, *avec joie*. Ce soir!

LE COMTE, *en dehors*. André! André!

LA MARQUISE, *avec effroi*. Ciel! ils vont se rencontrer!...

JULIE, *avec intention, montrant une petite porte*. Ah! cet escalier dérobé... si monsieur consentait...

LA MARQUISE. Mais il ne conduit qu'au jardin.

ÉDOUARD. Cela suffit, j'escaladerai les murs!
JULIE, *avec intention*. A l'aide du grillage... (*Bas à Édouard*.) Tu te cacheras.

ÉDOUARD, *bas*. Bien.

LA MARQUISE. Que de peine!

ÉDOUARD, *regardant Julie*. J'en serai dé- dommagé.

LE COMTE, *encore en dehors*. Vous m'avez entendu! ne quittez pas votre poste.

JULIE, *poussant Édouard par la petite porte*. Vite! vite! le voici. (*Édouard disparaît*.)

SCENE IX.

LA MARQUISE, JULIE *encore près de la porte par où Édouard vient de sortir*, LE COMTE *entrant vivement et descendant la scène sans les apercevoir*.

LE COMTE.

AIR: Ah! j'étouffe de colère.

C'est affreux, abominable,
Scandaleux, intolérable,
Voir ainsi méprisés
Les ordres les plus sensés!
Lorsque partout ma prudence
A gagné la confiance,
Je ne suis, sur ma foi,
Désobéi que chez moi.

JULIE *se rapprochant de sa tante*.

Dieu, quel courroux!

LA MARQUISE *avec flegme*.

Eh! qu'avez-vous?

LE COMTE.

Ce que j'ai?... vraiment,
J'ai lieu d'être content!

LA MARQUISE.

Mais encore?..

LE COMTE.

Ici

On a, dieu merci!

Écoute,

Respecté,

Certes, ma volonté!...

Je sais tout, malgré ma défense
Inutile hélas! à vos yeux,
Vous avez souffert la présence
De quelque étranger dangereux.

ENSEMBLE.

C'est affreux, abominable, etc.

LA MARQUISE.

Aussi c'est insupportable,
Oui, mon frère; intolérable
De nous voir imposés
Tous vos ordres insensés.
Si partout votre prudence
A gagné la confiance,
C'est sans doute, ma foi,
Pourtant ailleurs que chez moi.

JULIE.

Oui, c'est fort désagréable,
Mais non pas abominable,
De savoir méprises
Les ordres, qu'il croit sensés!
Quoique partout sa prudence
Ait gagné la confiance,
C'est hélas! malgré moi
Qu'en elle je n'ai pas foi.

LA MARQUISE. Une visite... voyez le grand crime!

LE COMTE. La visite d'un étranger! d'un in- connu!... car André vient de m'assurer qu'il venait ici pour la première fois.

LA MARQUISE. Il est vrai.

LE COMTE. Un jeune homme... brun... ou blond... André n'en est pas sûr... (*A part.*) Quelle coïncidence avec les renseignements de d'Argenson! (*Haut.*) Taille avantageuse, beaux traits, regard vif...

LA MARQUISE. Je ne vois rien dans tout cela, qui soit bien effrayant.

JULIE, à part. Ni moi non plus.

LE COMTE. Vous ne voyez rien... vous ne voyez rien... c'est possible; mais moi, c'est différent!... Au fait, que venait-il faire ici?

LE MARQUISE, embarrassée. Ce... qu'il venait... faire?...

JULIE, à part. Ciel!

LE COMTE. Eh bien?

LA MARQUISE, avec aplomb. Eh bien... vous ne le saurez pas. Je serais bien bonne de vous répondre... je ne vous répondrai pas... c'est de l'inquisition!

LE COMTE. Soit... mais cet inconnu est entré chez moi, André ne l'a pas vu sortir, donc il y est encore... et il faudra bien que je le trouve.

JULIE, à part. Tout est perdu!

LA MARQUISE, à part. Par quel moyen?... ah!... (*Seignant les larmes et l'indignation*) c'est une indignité, monsieur! je comprends vos soupçons, allez! me supposer capable, moi, d'attirer un jeune homme ici, de l'y retenir, de l'y cacher... ah! fi! quelle horreur! quelle infamie!

LE COMTE, à part. On veut détourner mon attention... André ne m'a pas trompé.

LA MARQUISE.

AIR: Est-il supplice égal.

Vous, monsieur, m'accuser!

À votre sœur oser

Faire une telle injure!

Croire enfin aujourd'hui

Qu'on est par moi séduit!..

LE COMTE.

Mais non, je vous le jure.

LA MARQUISE.

Je le pourrais,

Pourtant si je voulais!..

LE COMTE.

Vous, ma sœur, à votre âge,

À quarante ans

Malgré les médisans,

Je crois que l'on est sage!

ENSEMBLE.

Je suis loin d'oser.

Ma sœur, vous accuser...

Et pourquoi cette injure?

Je croirais qu'aujourd'hui

Par vous l'on est séduit,

Oh! non, je vous le jure.

LA MARQUISE.

C'est vous, qui m'accusez,

Mon frère, et vous osez

Me faire cette injure!

Vous croyez qu'aujourd'hui

L'on est par moi séduit,

Mais c'est une imposture.

JULIE.

Qui? mon oncle, accuser

Sa sœur! mon oncle, oser

Lui faire cette injure?

Croire enfin qu'aujourd'hui

Par elle on est séduit,

Mais c'est une imposture.

LA MARQUISE au comte. Vous êtes un monstre! vous me faites mourir à petit feu! vous m'assassinez... au secours! au secours!...

LE COMTE. Quel bruit! quel éclat! (*A part.*) Elle est capable de faire manquer notre plan.

LA MARQUISE. Je n'en puis plus... j'étouffe... je me meurs! (*Elle feint de s'évanouir.*)

LE COMTE. Allons! la voilà qui se trouve mal à présent!

JULIE, la plaçant dans un fauteuil. Pauvre tante!

LE COMTE, à part. Que faire pour la calmer? (*Haut, et se penchant sur le fauteuil de la marquise avec un intérêt affecté.*) Ma sœur... ma bonne Eléonore... revenez à vous... ne savez-vous pas combien je vous aime?

LA MARQUISE. Laissez-moi.

LE COMTE. Non, j'ai eu tort... que m'importe la visite de ce jeune homme? n'êtes-vous pas maîtresse de votre conduite? n'êtes-vous pas majeure? Du moment qu'il est parti... et il est parti, puisque vous me le dites... je n'en demande pas davantage. André est un imbécille... (*A part.*) Et c'est pour cela qu'il a dit vrai.

LA MARQUISE. Vous convenez donc?...

LE COMTE. De tout ce que vous voudrez... plus de larmes, plus de colère... faisons la paix. (*A part.*) En voilà de la diplomatie!

LA MARQUISE, se levant. Sans arrière-pensée?

LE COMTE. Sans arrière-pensée.

LA MARQUISE. J'ai besoin de vous croire.

LE COMTE. En ce cas, donnez m'en la preuve en rentrant dans votre chambre; vous avez besoin de repos... et moi aussi.

JULIE. Et moi aussi. C'est qu'il se fait tard!

LE COMTE. Et d'Argenson m'attend demain de très bonne heure. Bonsoir donc, ma sœur; sans rancune.

LA MARQUISE. Sans rancune.

JULIE. Bonne nuit, mon oncle, dormez bien! et tâchez de ne pas vous réveiller.

(*Le comte marche vers la porte de son appartement, comme s'il allait se retirer.*)

LA MARQUISE, bas à Julie. Ai-je bien joué mon rôle?

JULIE, bas à la marquise. Comment, ma tante, votre évanouissement?...

LA MARQUISE, bas. Ça réussit toujours avec ces messieurs.

JULIE, à part. C'est bon à savoir.

LE COMTE. Allons, rentrez...

JULIE ET LA MARQUISE. Bonsoir, bonsoir.

(*La marquise et Julie rentrent dans leur chambre, le comte redescend en scène.*)

SCENE X.

LE COMTE, seul.

Enfin, m'en voilà débarrassé! ce n'est pas sans peine... elles me croient leur dupe; et sans moi cependant!... ah; si les gens de tête et de cœur ne s'en mêlaient pas un peu, que deviendrait l'ordre social? Par exemple, lorsque d'Argenson m'a dit ce matin: « De Villemont, cher ami, nous traquons d'assez près enfin maître Cartouche; il rôde dans votre quartier; mais où s'abattrait-il? » Aussitôt j'ai répondu: chez moi! et c'était tout simple... (car il est à remarquer que la simplicité du raisonnement est presque toujours le cachet des hommes supérieurs.) J'ai

reçu hier, me suis-je dit, des valeurs considérables... c'est donc là que Cartouche va diriger son vol... indubitablement ! et je ne me suis pas trompé... Ce visiteur inconnu... ce protégé de ma respectable sœur... c'est lui !... c'est Cartouche !... ou je ne suis qu'un sot... Ah ! diable ! j'y songe... si les valeurs avaient déjà disparu?... (Il ouvre un tiroir du bureau et y regarde.) Non, heureusement, elles sont encore là... Il va revenir... ah ! ah ! mon gail-lard ! à nous deux, je ne te crains pas !... (Bais-sant le ton, avec peur.) Où se sera-t-il fourré ? (Se rassurant.) Bast ! il n'y a pas de danger ; d'abord d'Argenson, même avant notre conférence, avait prudemment émaillé presque toutes les rues du quartier de ces braves, si renommés pour la force du poignet, et, de plus, il vient de mettre à ma disposition particulière un renfort que j'ai accepté... ces citoyens-là, il n'y en a jamais de trop ; ils sont artistement distribués dans toute la maison, et si le gibier nous échappe... cette terrasse, pourtant, le con-duirait au jardin, et du jardin... (Il ouvre la fenêtre et aperçoit Surville.) Ah ! je vois un de nos fidèles caché là exprès sans doute pour couper toute retraite... C'est très bien ! tout est prévu !... (il regarde les chambres de la mar-quisse et de Julie) c'est-à-dire non ! il manque encore une précaution qui me regarde. Ici, chez ma sœur, c'est déjà fait... la clé est en dedans ; là, chez ma nièce... la clé est en dehors. D'un côté, l'expérience qui se barricade ; de l'autre, l'innocence qui se livre ! (Otant la clé.) Et moi, je suis la prévoyance ! maintenant, place à notre industriel ! il est trop juste qu'il jouisse d'une entière liberté... tempérée par le guet et la pendaison... C'est ce que je lui souhaite.

(Il sort. Pendant cette scène, le jour a dû baisser graduellement.)

SCÈNE XI.

UN INDIVIDU, puis SURVILLE.

Il fait nuit. A peine le comte est-il sorti qu'un individu descend par la cheminée, et ne se hasarde dans l'appartement qu'avec la plus grande précaution ; lorsqu'il a fait quelques pas, il aperçoit Surville qui s'introduit par la terrasse, dont le comte a laissé la fenêtre ouverte. Le premier mouvement de l'individu est de se saisir d'un poignard caché sous ses vêtements ; mais il se retire précipitamment derrière le rideau baissé sur la fenêtre de gauche. Surville paraît. Tandis que l'orchestre exécute piano la ritournelle de l'air du Couvre-Feu, il s'est avancé doucement sur le devant de la scène, et chante à demi-voix :

(Cette scène et les suivantes doivent être jouées mystérieusement.)

AIR : du Couvre feu

Près de ma femme, en secret parvenu,
Comme un amant auprès de sa maîtresse,
Je crois déjà savourer ton ivresse,
Moment heureux, si longtemps attendu !
Mon cœur bat d'espoir !.. un instant encor,
Et j'aurai ce bien que j'envie !
Oui, je deviendrai, pour toute la vie,
Possesseur de ce doux trésor !

(Il marche à tâtons.)

L'heure du berger est terriblement sombre !
Julie et sa respectable tante reposent auprès
l'une de l'autre... n'allons pas nous tromper !

AIR : d'Aristide.

C'est à bon droit que mes craintes sont fortes
Dans l'alternative où je suis,
J'entrevois comme les deux portes
De l'enfer et du paradis ;
Pour compléter la ressemblance,
Sur l'une, (j'en frémis d'horreur !)
On doit lire : plus d'esérance !
Et sur l'autre : éternel bonheur !

C'est que, pour surcroît de danger, madame la marquise m'adore. Si j'allais me précipiter en aveugle dans de pareilles flammes... ah ! je me rappelle !.. dans son billet que j'ai pu déchiffrer à peine, Julie me prévient que sa clé sera en dehors...

REPRISE DU REFRAIN DU COUVRE-FEU.

Mon cœur bat d'espoir ! un instant encor,
Et j'aurai ce bien que j'envie,
Oui, je deviendrai pour toute la vie,
Possesseur de ce doux trésor,

Tandis qu'en chantant cette reprise Surville a marché vers la porte de Julie, le Comte et les agens de police sont entrés de l'autre côté dans le plus grand silence, et toujours dans la plus grande obscurité. L'individu caché a dû témoigner, depuis l'entrée de Surville, toute la part qu'il a prise à la scène qui vient de se passer, tantôt en levant, tantôt en abaissant le rideau, suivant la prudence.

SCÈNE XII.

L'INDIVIDU caché, SURVILLE, LE COMTE,
AGENS DE POLICE.

LE COMTE, à part, après le vers : « Posses-seur de ce doux trésor, »

C'est ce que nous allons voir !

(Les agens, qui se sont graduellement appro-chés de Surville, le baïllonnent tout-à-coup pendant la ritournelle, et avant qu'il ait pu prononcer un seul mot. Le comte, qui jusque là s'était tenu éloigné, s'écrie alors :

Bravo ! nous le tenons !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANDRÉ apportant deux flambeaux.
AIR : de Farinelli. (Scène XII, acte premier.)

LE COMTE.

C'est très bien ! tenez ferme !..
Nous triomphons, ne lâchez pas.

AGENS.

Ne lâchons pas ! ne lâchons pas !

CHOEUR D'AGENS.

Allons ! allons !

Morbleu ! vous suivrez nos pas (bis)

LE COMTE.

Marchons ! marchons !..

CHOEUR D'AGENS.

Marchons ! pour nous quelle gloire !

Il faut qu'il suive nos pas ;

A nous, à nous la victoire !..

Serrons, et ne lâchons pas.

LE COMTE prenant un des flambeaux des mains d'André, et éclairant la figure de Surville.

Oui, je le reconnais, et plus je l'examine

Le voilà ! c'est bien lui ! Cartouche en mon pouvoir !

Il n'a pour un voleur pas trop malvaïsemine,

(aux agens) Entraînez ce brigand, faîtes votre devoir.

CHOEURS D'AGENS..

Marchons ! pour nous quelle gloire, etc., etc.

(Les agens entraînent Surville.)

SCÈNE XIV.

L'INDIVIDU toujours caché, LE COMTE.

LE COMTE. A présent que j'ai sauvé la capitale du désordre et du pillage, allons dormir... sur nos lauriers, c'est-à-dire sur l'oreiller d'un futur lieutenant-général de police. Quel beau rêve!

SCÈNE XV.

L'INDIVIDU, puis LA MARQUISE.

Le comte a disparu. L'orchestre exécute doucement la reprise de l'air du chœur des agens. L'individu sort de sa cachette.

JULIE, en dehors et à demi-voix : Edouard, est-ce toi ? je suis enfermée.

(A ces mots, l'individu se dirige doucement du côté d'où part la voix. Le théâtre est redevenu entièrement obscur depuis la sortie du comte. Une porte s'ouvre, c'est celle de la marquise.)

LA MARQUISE, sortant et s'avancant avec précaution. J'ai entendu du bruit... il n'aura pu s'échapper. (L'individu s'approche de la marquise, saisit sa main et la lui baise.) [Avec surprise et émotion.] Ah!!!

(Le rideau baisse précipitamment.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, seule. J'ai peine à rassembler mes idées... non, ce n'est point un rêve ! et cette nuit même, ici, j'ai senti ses lèvres presser ma main ; avec quelle vivacité, quelle légèreté, il s'est emparé de ma bague, un simple anneau, dont le seul prix ne peut être à ses yeux que d'avoir touché le doigt de celle qu'il aime... charmant jeune homme ! que de délicatesse et de discrétion ! il ne m'a pas dit une parole, dans la crainte que le moindre bruit ne trahit sa présence... mais combien ses soupirs étaient éloquentes ! et l'on voudrait que je restasse insensible à tant d'amour ! oh ! non, c'est bien décidé... il sera mon mari, malgré mon rang, ma naissance, et surtout en dépit de mon frère, qui trouve ridicule d'aimer à mon âge.

Air : de la robe et des bottes.

Toujours il compte mes années...
 Depuis ce temps croit-il donc que je vis ?
 Toutes hélas ! languissent condamnées
 A l'indifférence aux ennuis !
 A peine alors si je me sentais être...
 Mais puis qu'enfin à l'amour, au bonheur,
 Aujourd'hui mon cœur vient de naître,
 Je n'ai que l'âge de mon cœur.

Cher Edouard ! quand j'ai cru entendre qu'on s'approchait, je ne voulais pas le quitter au moins !... c'est lui qui m'a poussée dans mon appartement, et qui a voulu rester seul pour ne pas me compromettre... il y a du dévouement dans ses moindres actions !... mais qu'est-il devenu ? et comment s'est-il échappé ?... ciel ! mon frère !...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, en robe de chambre.

LE COMTE. Ah ! ah ! ma sœur, déjà levée !

est-ce que le souvenir de notre conversation d'hier vous aurait causé une insomnie ?

LA MARQUISE. Du tout, mon frère, du tout... j'ai parfaitement dormi.

LE COMTE. Vous êtes bien heureuse... j'ai eu, moi, la nuit la plus agitée...

LA MARQUISE, inquiète. Un songe désagréable ?...

LE COMTE, d'un air goguenard. Comme vous dites... un songe !... vous savez bien... ce fantôme de la peur, ce brigand imaginaire...

LA MARQUISE, avec ironie. Cartouche ?

LE COMTE. Il était ici : je l'ai vu.

LA MARQUISE. Cela ne m'étonne pas, vous le voyez partout... même les yeux fermés.

LE COMTE. Et cet inconnu d'hier, qu'André n'avait pas vu sortir...

LA MARQUISE, un peu troublée. Eh ! bien !...

LE COMTE. Je l'ai vu, aussi.

LA MARQUISE, étonnée. Ah !... (Souriant.) Aussi ?..

LE COMTE. Un amoureux en flagrant délit !... il en est convenu.

LA MARQUISE. Ciel !...

LE COMTE, se moquant. Oh ! toujours en songe.

LA MARQUISE, à part. J'allais me trahir !

LE COMTE. Et juste au moment, où il se préparait à exercer tous les genres de brigandages, dont il est capable...

LA MARQUISE, avec une assurance affectée. Voyez-vous ça ?

LE COMTE. Crac, je l'ai fait saisir, bâillonner, et conduire chez d'Argenson.

LA MARQUISE. L'inconnu !

LE COMTE. Eh ! non, Cartouche.

LA MARQUISE, à part. Il n'en démordra pas.

LE COMTE. Et dans une heure, je me bas avec lui.

LA MARQUISE. Avec Cartouche ?

LE COMTE. Eh ! non, avec l'inconnu !

LA MARQUISE, *à part*. Quel amphigouri !

LE COMTE, *riant*. Comment, ma sœur, vous supposiez ?... l'idée est bouffonne ! allons, au fait, je le veux bien... c'est avec un infâme brigand, avec Cartouche que je vais avoir une affaire d'honneur. (*Il rit plus fort.*) C'est neuf ! c'est délicieux !... ma foi, madame la marquise, je ne vous savais pas si plaisante...

LA MARQUISE, *le regardant avec attention*. Est-ce qu'il serait somnambule ?

LE COMTE, *riant toujours*. Voyez-vous, d'ici d'Argenson, nommé ministre... et moi, lieutenant-général de police... ah ! ah ! ah ! pour avoir fait jeter au cachot un séducteur... un mauvais sujet... comme on en voit partout... où il y a des coquettes... quelle prouesse ! et quel service rendu à l'Etat... (*Il rit, en regardant la marquise, qui finit par rire aussi.*)

LA MARQUISE, *à part*. Il n'a jamais été si gai. Décidément il rêve encore !

LE COMTE, *reprenant sa gravité*. Grâce au ciel, il n'en est pas ainsi. L'insolent sera châtié, et Cartouche... sera pendu.

LA MARQUISE, *à part*. Toujours son idée fixe. (*Haut, et le touchant, comme pour le réveiller.*) Mon frère, réveillez-vous...

LE COMTE, *impatiente*. Eh ! pour Dieu, madame, faites-moi grâce enfin de vos extravagances ! croyez-vous qu'on puisse dormir encore, quand on n'a pas fermé l'œil de la nuit ?

LA MARQUISE. Qu'entends-je ? tout cela serait réel ?... et vous allez-vous battre ?

LE COMTE. A l'instant même.

LA MARQUISE. A votre âge ! et c'est vous, qui l'avez provoqué !

LE COMTE. Au contraire, c'est lui, qui ne cessait de répéter. « Sortons, monsieur, sortons ! » Ma foi ! je l'ai laissé sortir. Il faut à présent le rejoindre, et je vais...

LA MARQUISE, *l'arrêtant*. Vous n'irez pas ! non, vous n'irez pas à ce cruel rendez-vous !

LE COMTE. Laisser impuni l'outrage fait à notre famille, à l'honneur de ma nièce !

LA MARQUISE, *résolument*. Julie est innocente ; je vous dois enfin cet aveu. (*Le regard baissé.*) Moi seule, je suis coupable... ou plutôt, de coupable, il n'y en a pas ! ce jeune homme, en venant ici, pour moi...

LE COMTE. Pour vous !

LA MARQUISE. N'avait que des intentions pures. Il veut m'épouser.

LE COMTE. Vous épouser !... le malheureux ! pardon... je me trompe... le fourbe ! comment, ma sœur, vous êtes assez dépourvue de ce sens, qu'on a tort, à ce qu'il paraît, d'appeler sens commun, pour n'avoir pas compris d'abord qu'on n'en voulait qu'à Julie, et qu'on ne l'épouserait pas plus que vous, c'est-à-dire, jamais... ah ! sans la précaution que j'ai prise de l'enfermer !... tenez... la clef de sa chambre. (*Il la lui remet.*) Puisse ma prévoyance vous faire rougir de votre aveuglement. Quant à cet infâme séducteur, il paiera cher son [audace. (*Fausse sortie.*)

LA MARQUISE. De grâce, mon frère.

LE COMTE, *avec importance*. Je sais d'ail-

leurs, ce que m'imposent les honorables fonctions, qui m'attendent. Adieu, ma sœur ; il est temps de me préparer.

Aux des étrennes de la portière.

Voici l'heure de la vengeance...
Je ne redoute aucun danger ;
Dieu qui protège l'innocence
Pour elle doit me protéger,
L'homme en place est toujours fidèle
A la morale à l'équité ;
De la vertu c'est le modèle...

LA MARQUISE *à part*.

Il perd la tête, en vérité.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Voici l'heure de la vengeance, etc...

LA MARQUISE.

Malheureuse ! hélas !... quand j'y pense.
Je frémis d'un double danger !
Mon frère, oublier une offense,
C'est bien plus doux que de s'en venger.

Le Comte sort.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, *seule*.

Arrêtez !... il ne m'entend pas. Que devenir, que résoudre ? comment empêcher ce duel ?... Oh ! ma tête est brûlante... mes idées se troublent... et c'est pour moi que le sang d'un homme va couler !... un sang bien précieux, quel que soit celui qui sera versé !... Mon frère !... cher Edouard !... je ne te survivrai pas.

JULIE, *enfermée dans sa chambre*. Ma tante, êtes-vous là ?

LA MARQUISE. C'est Julie.

JULIE, *de même*. Ouvrez moi !

LA MARQUISE, *comme frappée d'un souvenir*. Ah ! c'est juste ! mon frère m'a remis la clé. (*Elle ouvre à Julie.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, JULIE, *paraissant*.

JULIE. C'est donc vous qui m'aviez enfermée ?

LA MARQUISE, *abattue*. C'est ton oncle.

JULIE, *à part*. Se douterait-il ? (*Regardant la marquise.*) Comme vous semblez triste... consternée...

LA MARQUISE. Ah ! ma pauvre Julie !...

JULIE. Expliquez-vous. Que s'est-il passé ? qu'est-il arrivé cette nuit ?

LA MARQUISE. Des choses affreuses, mon enfant.

JULIE. Mais encore...

LA MARQUISE. Cartouche... ce jeune homme...

JULIE, *impatiente*. Eh bien ?...

LA MARQUISE. Un emprisonnement... un duel...

JULIE, *avec effroi*. Un duel !

LA MARQUISE. Ils se sont rencontrés !

JULIE. Mais qui donc ?

LA MARQUISE. Ton oncle et M. de Surville.

JULIE. Achevez...

LA MARQUISE. Ils vont se battre.

JULIE. Grand Dieu! mais non, vous vous trompez; c'est impossible!

LA MARQUISE. Ce n'est que trop vrai.

JULIE. Où est mon oncle? il faut lui tout avouer!

LA MARQUISE. C'est ce que j'ai fait; mais rien n'a pu le fléchir.

JULIE. Bonne tante!... eh bien, je lui parlerai moi-même.

LA MARQUISE. Toi, Julie!

JULIE. J'en aurai le courage. Je me jeterai à ses genoux, je lui dirai combien cet amour est sincère...

LA MARQUISE, avec entraînement. Ohi oui!

JULIE. Combien il est partagé!...

LA MARQUISE. Oh! oui!

JULIE. Et que c'est, pour un époux que je l'implore.

LA MARQUISE, à part. Excellente enfant! elle avait lu dans mon cœur.

JULIE, à part. Elle m'avait devinée. (Haut.) Hâtons-nous, ma tante! (On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne de l'hôtel.) Quel est ce bruit? (Elle court à la fenêtre.) Le carrosse de mon oncle qui vient de partir!... Ah! courons!... mais où le rejoindre à présent? où le retrouver?... André le saura, peut-être... (Appelant.) André!... André!... mon Dieu! bientôt, sans doute, il sera trop tard... (Appelant encore.) André!

SCÈNE V.

LES MÊMES, SURVILLE.

LA MARQUISE. Monsieur de Surville!

JULIE. C'est lui!

SURVILLE. Moi-même.

LA MARQUISE. Et mon frère?...

JULIE. Vous ne vous êtes pas rencontrés?

LA MARQUISE. Où est-il?

SURVILLE. Je l'ignore. Je ne ne l'ai pas revu depuis cette nuit.

JULIE. Mais ce duel?...

SURVILLE. Un duel?

LA MARQUISE. Sans doute; votre duel?

SURVILLE. Je ne comprends pas.

LA MARQUISE. D'où venez-vous donc, monsieur?

SURVILLE, gaiement. De prison, madame.

LA MARQUISE, reculant. De prison! ciel! Seriez-vous?...

SURVILLE. Cartouche?...

JULIE, se rapprochant de lui. Par exemple!

LA MARQUISE, avec effroi et surprise. Ma dièce!...

SURVILLE. Oh! rassurez-vous, madame; Julie sait à quoi s'en tenir sur mon compte.

LA MARQUISE, à part. Qu'entends-je!

SURVILLE. N'est-ce pas, Julie, que je ne suis pas un voleur?... Seulement, on m'a fait l'honneur de me prendre et de me traiter comme tel; mais loin d'en vouloir à monsieur le comte de son erreur, je viens, au contraire, l'en remercier. Je lui dois la faveur que je sollicitais en vain depuis longtemps, d'être admis auprès du lieutenant-général de police...

LA MARQUISE. Comment?

SURVILLE. Mon nom, comme je m'y attendais, l'a vivement frappé. Il s'est souvenu d'un

service important rendu par mon père à sa famille, à lui-même, et pour prix duquel sa reconnaissance va s'étendre sur nous.

LA MARQUISE, stupéfaite. Sur nous!

SURVILLE. Oui, madame: M. d'Argenson, instruit par moi de mon amour, de mon mariage et des obstacles qui s'opposent encore à ma félicité, s'est déclaré mon protecteur; il se charge de tout arranger, et c'est d'après ses conseils que je viens avouer ici que Julie est ma femme.

LA MARQUISE, anéantie. Sa femme!

JULIE. Ma tante le savait.

LA MARQUISE. Sortez, mademoiselle.

SURVILLE. Dites madame, ma chère tante.

LA MARQUISE, à Julie. Vous m'avez entendue?

JULIE. J'obéis. (A part.) C'est singulier... tout à l'heure, elle était si bien disposée. (Elle sort en faisant à Surville des signes d'intelligence.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SURVILLE.

SURVILLE. Vous avez désiré que je restasse seul avec vous, madame la marquise...

LA MARQUISE, d'une voix altérée par le dépit. Oui, monsieur.

SURVILLE. C'est un bonheur, dont je connais déjà tout le prix.

LA MARQUISE. Vous osez rappeler!...

SURVILLE. Un souvenir, qui me sera toujours cher, et que le titre de votre neveu ne saurait me rendre que plus précieux encore.

LA MARQUISE. Vous, mon neveu!

SURVILLE. Je conçois votre susceptibilité... mais rassurez-vous: ce lien, dont je suis heureux et fier, n'a coûté aucun sacrifice à l'honneur; il a été béni par la mère de Julie.

LA MARQUISE, à part. Il feint de ne pas me comprendre. Quel supplice!

SURVILLE. Et vous êtes trop bonne, trop sensible pour ne pas ratifier le consentement d'une sœur, qui vous chérissait.

LA MARQUISE, vivement. Taisez-vous, monsieur, taisez-vous... craignez d'exciter toute ma colère en invoquant aujourd'hui cette sensibilité, cette bonté à laquelle vous répondiez hier par l'expression d'un sentiment...

SURVILLE, l'interrompant. Bien sincère, je vous le jure, madame la marquise, et je suis prêt à renouveler à vos genoux mes protestations de tendresse et de dévouement.

LA MARQUISE. Toujours ce langage brûlant et passionné...

SURVILLE. Je n'en connais pas d'autre; et d'ailleurs, comment rester froid, indifférent auprès de vous, lorsque chaque mot qui s'échappait hier de votre bouche pénétrait mon cœur d'espérance et de joie.

LA MARQUISE. Encore!...

SURVILLE. Croyez que j'ai bien compris tout ce qu'il y avait d'ingénieux dans votre indulgence! la moindre de vos paroles n'était-elle pas l'approbation détournée, la justification délicate de l'amour de Julie et du mystère de notre union?

LA MARQUISE, à part. Que dit-il?

SURVILLE, *vivement.*AIR : *de la Sentinelle.*

Vous connaissiez notre tendre secret ;
Mais froidement dire : je vous pardonne...
C'était pour vous un trop faible bienfait,
L'art de donner ajoute à ce qu'on donne.
Quand votre cœur à moi s'intéressait,
Tant de bienveillance et de grâce
À votre nièce s'adressait,
Et c'était lui dire en effet :
J'aurais fait de même à ta place,
A ta place.

LA MARQUISE, *à part.* Avais-je mal compris ?
oh ! non. *(Haut.)* Malgré votre adresse, il n'est
que trop vrai, monsieur... hier, vous vous êtes
joué de moi...

SURVILLE. Madame.

LA MARQUISE. Et vous cherchez à m'abuser
entore aujourd'hui.

SURVILLE, *à part.* Allons, j'ai beau vouloir
la détourner du ridicule, elle y va... ce que
c'est qu'une pente naturelle !

LA MARQUISE. Mais il est temps que cela
cesse ; et pour en finir, monsieur, rendez-moi
mon anneau.

SURVILLE. Votre anneau ?

LA MARQUISE. Oui, monsieur, mon anneau,
que je vous ai laissé prendre cette nuit.

SURVILLE. Cette nuit !... votre anneau !... *(A
part.)* Serais-je moi-même l'objet d'une mystifi-
cation ?

LA MARQUISE. Eh ! bien, monsieur ?

SURVILLE, *avec embarras.* Eh ! bien... eh !
bien, ma chère tante... je ne sais, ma foi !
comment interpréter un pareil ordre, et pourtant
je voudrais y satisfaire... ne fût-ce que pour
vous être agréable... Il n'y a qu'une petite
difficulté, c'est que je n'ai pas eu l'honneur de
me trouver avec vous cette nuit...

LA MARQUISE. Plait-il ?

SURVILLE. Que je n'ai reçu de vous aucun
anneau, et que, par conséquent ; je n'en ai point
à vous rendre.

LA MARQUISE. Vous osez nier !

SURVILLE. La preuve, c'est qu'à peine ren-
tré dans cet appartement, et lorsque je me dis-
posais à entrer chez ma femme, on m'a baillonné,
arrêté, emprisonné... voilà ; ma chère tante ;
les seules faveurs que j'aie obtenues cette nuit.

LA MARQUISE, *avec effroi.* Qui donc, alors ?

SURVILLE. Je vous le demande :

LA MARQUISE *à elle-même.*AIR : *La jeune Otmpe, etc.*

Quel trouble affreux, quelle frayeur
Je sens pénétrer dans mon cœur !

SURVILLE *à part.*

A cet anneau qu'elle réclame,
Je ne comprends rien, sur mon ame !
(haut.) De grâce, calmez vous madame...

LA MARQUISE *à elle-même.*

Un autre que lui s'emparaît
De ma main...

SURVILLE *à part.*

Quelle extravagance !

Me poussez toute me parait
Avoir des instans de démence...

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Ah ! de honte et d'effroi ;
Par le doute assailli ;

Je suis toute saisie !

Sortons !... car, hélas ! malgré moi,

Où, je suis saisie.
De honte et d'effroi.

SURVILLE.

Ah ! de honte et d'effroi,
Par le doute assailli ;
Elle semble saisie...

Et vraiment je ne sais pourquoi

Ma tante est saisie

De honte et d'effroi.

(La Marquise rentre chez elle.)

SCENE VII.

SURVILLE, *seul, puis LE COMTE.*

Le fait est qu'à moins de supposer qu'elle a
complètement perdu l'esprit, il y a dans tout
cela quelque chose d'assez incompréhensible, et
je serais curieux de découvrir... Voyons, Julie
me donnera peut-être le mot de cette énigme.
*(Il va près de la porte de Julie et frappe dou-
cement.)*

SCENE VIII.

LE COMTE, *descendant précipitamment le
théâtre sans apercevoir Surville ; SURVILLE,
près de la porte de Julie ; JULIE, un instant
après.*

LE COMTE, *après s'être débarrassé avec
dépit de son épée et de son chapeau.* Ouf ! je
n'en puis plus... *(Il se jette sur un siège.)* Je
suffoque... je suis asphyxié !... Sur deux aven-
tures qui pouvaient me faire le plus grand bon-
heur, pas une qui réussisse !

SURVILLE, *bas à Julie qui vient de paraître.*
Ecoutez.

LE COMTE, *se levant vivement et parcourant
la scène à grands pas.* Dérision ! fatalité ! ça
me casse bras et jambes... Je cours d'abord à
mon rendez-vous... personne ! je me dis : mon
inconnu s'est couché tard, c'est un dormeur,
attendons. » J'attends... personne encore !... Je
me dis alors : c'est un poltron... Si j'avais
attendu davantage, je ne sais pas ce qu'il aurait
été, mais moi, j'aurais été gelé... car il faisait un
froid de tous les diables...

JULIE, *à part.* Pauvre oncle !

LE COMTE. Je cours aussitôt pour me ré-
chauffer... *(depuis hier je suis le mouve-
ment perpétuel.)* Je cours chez mon ami d'Argenson
Eh ! voilà, s'écrie-t-il du plus loin qu'il m'a
perçut, voilà l'homme que je veux avoir pour
successeur... mes complimens, cher comte...
Il paraissait enchanté ; j'étais radieux !

SURVILLE, *à part.* Il y avait de quoi !

LE COMTE. Je lui demande de ses nouvelles...
des nouvelles de l'autre... de Cartouche... il
part d'un éclat de rire... je ris aussi... très
bien... Il rit plus fort... moi de même... de
mieux en mieux... Il continue, et rit tant et
tant, que je ne risais plus ; j'avais mal à la tête...
et puis je ne comprenais plus ; je ne pouvais pas
trouver ça drôle... *(Surville et Julie, au récit
de tous ces éclats de rire, rient aussi.)* Enfin ;
j'ai compris !!

SURVILLE, *bas.* C'est heureux !

LE COMTE. Humiliation des humiliations !
En croyant mettre la main sur Cartouche, je
l'avais mise sur un parent... sur un neveu !

SURVILLE, *à part.* J'en suis témoin.

LE COMTE. Et dans le même instant... notre

bandit exerçait paisiblement à l'autre bout de la capitale... D'Argenson venait d'en être informé par un avis de la police.

SURVILLE, à part. Alors, c'est positif.

LE COMTE. Maudit Surville ! c'est qu'il possède le secret de ma déplorable méprise ; et quand d'Argenson ne le protégerait pas, il a contre moi des armes terribles... celles du ridicule... il n'y a qu'un moyen de lui fermer la bouche...

SURVILLE, à part. Lequel ?

LE COMTE. C'est de lui ouvrir les bras. Une fois reconnu membre de la famille, il faudra bien qu'il ménage l'honneur de son oncle.

SURVILLE, à part. Oh ! d'accord.

LE COMTE. Et si je n'avais pas à rougir à ses propres yeux... c'est là ce que je redoute... Et pourtant, puisqu'il sait tout, c'est inévitable.

SURVILLE, à part. Peut-être...

LE COMTE. Quelle perplexité !

(Le comte s'est assis, plongé dans ses réflexions. Surville prend la main de Julie, et descend avec elle sur le devant de la scène, sans avoir l'air d'apercevoir le comte, et comme s'ils ne faisaient que d'entrer l'un et l'autre.)

SURVILLE, haut à Julie. Oui, ma chère Julie...

LE COMTE, à part. Les voici.

SURVILLE, continuant. Depuis longtemps ton oncle connaissait notre mariage...

LE COMTE, à part. Que dit-il ?...

SURVILLE. Avec quelle adresse il nous a joués !

LE COMTE, à part. Est-ce qu'il croirait par hasard ?...

SURVILLE, avec assurance. C'est qu'il avait l'air de ne rien savoir.

LE COMTE, à part. Absolument rien.

SURVILLE. Et si M. d'Argenson ne m'avait pas prévenu...

LE COMTE, à part. D'Argenson !...

JULIE, répondant aux signes de Surville. Bien... bien !...

LE COMTE, réfléchissant. D'Argenson !... j'y suis !... pour ménager mon amour-propre... l'aimable menteur !... quel homme d'état !

SURVILLE, à Julie. La leçon, qu'il m'a donnée cette nuit, l'aura, j'espère, assez vengé de votre silence ; et dès qu'il sera de retour, nous tomberons à ses pieds...

LE COMTE, haut et d'un ton sévère. Peine inutile, monsieur.

SURVILLE, jouant la surprise. Ah ! pardon, monsieur le comte, je n'avais pas eu l'honneur de vous apercevoir. Eh quoi ! vous n'êtes pas encore satisfait ?...

JULIE. Vous, qui êtes si bon !

LE COMTE. C'est vrai, trop bon même ; et cependant, si vous aviez eu le malheur de réussir à mettre en défaut ma pénétration, ma perspicacité...

SURVILLE, avec ironie. Je reconnais à présent que le danger n'était pas là, car lorsque vous m'avez fait saisir...

LE COMTE. Oh ! alors, je ne comptais pas que mon prisonnier en serait quitte à si bon marché...

SURVILLE. Vous croyiez peut-être qu'il serait pendu ?...

LE COMTE, embarrassé. Allons... allons... mes enfans... pardonnez-moi... comme je vous pardonne... oublions tout... absolument tout... *(Tendant la main à Surville.)* Sans rancune, mon cher neveu ?

SURVILLE, lui prenant la main. Mon cher oncle, sans rancune.

LE COMTE. Et si j'ai poussé la plaisanterie un peu loin...

JULIE. N'en parlons plus.

LE COMTE. Elle a raison... j'aime mieux ça. *(A part.)* Je ne m'en suis pas trop mal tiré, grâce à d'Argenson.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE, sortant de sa chambre de l'air le plus abattu.

LE COMTE. Ah ! ma sœur, vous venez à propos. Je vous présente M. Edouard Surville, jeune avocat du plus grand mérite, le mari de Julie et le protégé de mon ami d'Argenson.

LA MARQUISE, froidement. Mon frère est au fait ?...

SURVILLE, au comte. Ainsi que vous, mon oncle, madame la marquise avait surpris notre secret.

LE COMTE. Ah ! bah ! elle aussi ?

SURVILLE. Et, comme vous, elle s'est moquée de moi.

LE COMTE, vivement. Bravo ! je devine... oui... en feignant de vouloir vous épouser... pour vous contraindre à un aveu...

SURVILLE, feignant d'entrer dans l'idée du comte. Précisément.

LE COMTE, riant. La mystification est excellente. *(A part.)* En vérité !... c'est étonnant... rien ne m'échappe.

LA MARQUISE, à part, soupirant. Il est bien heureux !

LE COMTE, à part. Excepté mon homme au duel.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. On apporte à l'instant cette lettre et cette boîte pour M. le comte. *(Il remet au comte la lettre et la boîte, et sort.)*

LE COMTE, les yeux sur l'adresse, tout en cherchant ses lunettes. Je ne reconnais pas cette écriture... ah ! diable ! j'ai oublié mes lunettes... *(Présentant la lettre à Surville.)* Faites-moi le plaisir de lire pour moi, mon cher neveu.

SURVILLE. Volontiers. *(Il prend la lettre et lit.)* M. le comte, vous avez été bien surpris sans doute en ne me trouvant pas ce matin à au rendez-vous convenu...

LE COMTE, à part. C'est mon gaillard !... **SURVILLE, continuant à lire.** Tout autre pourrait craindre que sa réputation ne souffrit quelque atteinte d'une telle inexactitude ; quant à moi, j'ai fait mes preuves, et je suis au-dessus d'un soupçon de lâcheté.

LE COMTE, dubitativement. Oh ! oh !

SURVILLE, au comte. C'est d'une rencontre qu'il s'agit ! et le nom de votre adversaire ?

LE COMTE, *embarrassé*. Son nom?...

SURVILLE. Oui, sans doute... car ce duel me regarde à présent! son nom, mon oncle... son nom!...

LE COMTE, *avec un peu d'impatience*. Eh! continuons!... c'est le meilleur moyen de le savoir.

SURVILLE, *poursuivant*. « Vous serez le premier à me rendre cette justice, quand vous allez me connaître; mais comme je ne veux pas plus passer pour ingrat que pour lâche, et que vous m'avez rendu un grand service, en prenant vous-même la peine de me faire ouvrir cette nuit les portes de votre hôtel, où vous m'aviez rencontré, permettez-moi, M. le comte, de m'acquitter envers vous, et daignez, en échange de votre courtoisie, accepter pour vous et votre famille le sauf-conduit ci-joint.

JULIE. Un sauf-conduit!

SURVILLE. Et le post-scriptum. (*Lisant.*)
• Le contenu de la petite boîte appartient à madame la marquise. »

LE COMTE. A ma sœur?... (*Il lui remet la boîte.*)

SURVILLE. La lettre n'est pas signée.

JULIE. Le sauf-conduit l'est peut-être.

SURVILLE, *lisant*. « Laissez passer et libre-

• ment circuler dans Paris M. le comte de Villemont et madame la marquise de Creneaufort, ainsi que leurs parents et alliés. »

LE COMTE. Signé?...

LA MARQUISE, *après avoir avec hésitation ouvert la boîte pendant la lecture du sauf-conduit*. Mon anneau!...

SURVILLE. Cartouche.

TOUS. Cartouche!... (*Jeu de physionomie relatif à la situation de chaque personnage.*)

LE COMTE. Un sauf-conduit!... après tout, ma foi! ce n'est pas à dédaigner.

AU PUBLIC.

AIR:

Paris devient comme une une grande route,
Où l'on entend, lorsqu'approche la nuit,
Certain signal, qu'un voyageur redoute,
Et dont hélas! malgré soi l'on frémit,
A moins d'avoir en poche un sauf-conduit.
Pourtant le mien ne suffit pas, je pense,
Puisqu'il ne met qu'à l'abri des voleurs,
Et j'en réclame un autre, l'indulgence...

C'est le sauf-conduit des acteurs;
Oui, j'en réclame un autre, l'indulgence,
Laissez passer l'ouvrage et les auteurs,
Laissez passer la pièce et les acteurs.

FIN.